

## CHAPITRE II

### LE LIVRE DE JOB

Alors que dans la plupart des bibles, le *Livre de Job* est classé au premier rang des Kethoubîm (les *Écrits*), assez paradoxalement, dans la version syriaque ce livre est placé entre le *Pentateuque* et le *Livre de Josué* qui, comme nous l'avons déjà vu au tome I, inaugure pour les juifs la partie des Prophètes dits antérieurs et, pour les chrétiens, les livres dits historiques.

Cet ouvrage se situe avec le *Livre des Psaumes* et le *Cantique des cantiques* dans la catégorie des livres dits poétiques. En vérité, il appartient à divers genres littéraires. Certes, la qualité de son lyrisme et la splendeur de son style lui confèrent d'emblée le titre de poème. Mais les vives tensions et les argumentations rigoureuses qui opposent les personnages en font un drame de haute qualité. (YahWeH et Satan font partie de la distribution.) Enfin, les sujets dont il traite le placent au rang des grands traités théologiques et philosophiques. Car ce livre s'attaque à l'un des plus difficiles problèmes auquel est confrontée la réflexion humaine tant religieuse que profane : l'immense et insondable détresse de la condition humaine, et le mystère, le scandale, l'absurdité devant lesquels est placée toute

**pensée face aux contradictions que posent, d'une part, la sagesse prétendument infinie et la toute-puissance de Dieu et, d'autre part, la violence de la Création et du comportement humain, fauteur de guerres, de misères et d'injustices, et l'incroyable étendue des souffrances de toute nature dont sont affligés sur cette terre l'ensemble des êtres vivants. Comme le disait la Marianne de Marivaux : « Nous qui sommes si limités en tant de choses, pourquoi le sommes-nous si peu quand il s'agit de souffrir ? » Dans le *Caligula* de Camus, le protagoniste principal, à qui on demandait les motifs de son comportement absurde et violent, répondait tout simplement : « Les hommes meurent et ne sont pas heureux. »**

**Le *Livre de Job* pose essentiellement la question suivante : « Pourquoi le juste est-il gravement éprouvé, alors qu'il n'a rien fait pour « mériter » les épreuves dont il est accablé ? » Ce livre se préoccupe — comme nous le verrons, sans répondre vraiment au fond de la question —, des inextricables imbroglios que soulèvent la recherche de la justice et la rétribution de nos actes.**

**L'auteur de ce chef-d'œuvre<sup>1</sup> est inconnu, tout comme le moment de sa composition. On a avancé des dates situées dans une fourchette allant du retour de l'Exil (qui débute en**

---

**1 S'abandonnant à des louanges que certains ont jugées excessives, Alfred Tennyson, l'un des plus importants poètes britanniques de l'époque victorienne, dira qu'il constitue « l'un des plus grands poèmes de l'Antiquité et des temps présents. »**

~538) et l'époque d'Alexandre le Grand, mort en ~323, la date la plus probable se situant au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Mais rien n'est certain en cette matière. Les rapprochements que l'on a voulu tracer entre le *Livre de Job* et les grands tragiques grecs, ainsi que les dialogues de Platon — dont il partage indéniablement les qualités littéraires, le caractère dramatique et l'intensité de la réflexion —, ces rapprochements sont demeurés fragiles. S'il faut voir une influence étrangère dans la composition de cet ouvrage, il vaudrait mieux se tourner vers la Mésopotamie, et vers les prophètes judéens inspirés par la présence de leurs compatriotes en Babylonie, ou par les nations issues d'Israël qui habitaient dans la mouvance des royaumes hébreux.

On a émis l'hypothèse, fragile mais plus vraisemblable, que ce livre aurait été inspiré à cet auteur inconnu par un récit populaire dont le personnage principal aurait été un chef de clan édomite<sup>2</sup> qui, éprouvé par Satan, serait demeuré fidèle à Dieu en dépit des épreuves qui l'accablaient.

On a de plus trouvé un poème écrit en dialecte assyrien intitulé *Ludlul bel nemeqi* (Je louerai le Seigneur de la Sagesse) qui s'étend sur 480 lignes distribuées sur quatre

---

<sup>2</sup> Les Édomites, qui habitaient au sud-est des royaumes hébreux, descendaient, croyait-on, d'Ésaü, le frère privé de ses droits de succession au profit de Jacob par une ruse de leur mère Rébecca. (*Genèse*, chap. 27)

tablettes d'argile couvertes de caractères cunéiformes. Ce poème met en scène un personnage qui fut constamment fidèle aux commandements des dieux et qui est, soudainement, tourmenté par un faisceau d'épreuves dont il ne comprend pas les raisons. À la fin du récit, le malheureux retrouvera aussi mystérieusement la santé qu'il l'avait mystérieusement perdue. On pense que ce poème serait une hymne à Mardouk, l'un des principaux dieux de la mythologie mésopotamienne, afin de le remercier d'avoir redonné la santé au personnage mis en scène. Sans pouvoir le prouver, on soupçonne que l'auteur juif du *Livre de Job* aurait été inspiré par cette hymne dont il aurait pris connaissance lors de l'exil des Judéens à Babylone. Un oracle d'Ézéchiël (Éz, 14, 14) mentionne son nom avec ceux de Noé et de Daniel, comme des hommes épris de justice, qui sauveraient par leur vertu leurs propres compatriotes menacés par la colère du Seigneur. Au XII<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'érudit juif Ibn Esdras émettait l'hypothèse que ce livre avait été rédigé dans une langue sémitique autre que l'hébreu, puis traduite dans cette langue. C'est une hypothèse que reprendront plusieurs exégètes contemporains.

C'est une œuvre à la structure complexe, dont la plus grande partie est en vers, avec un prologue et un épilogue qui entourent le texte principal, le tout formé de dialogues et de monologues à la dialectique rigoureuse et impitoyable.

Des amis de Job bien intentionnés, même sa propre épouse lui reprochent sa stérile résignation. On y met en cause l'équation traditionnelle voulant que les épreuves soient le prix exigé par Dieu pour les écarts de conduite des personnages éprouvés. À la fin, YaHWeH en personne prend la parole pour reprocher à Job des propos où il avait fini par mettre en doute la justice et la sagesse divines.

## **STRUCTURE DU *LIVRE DE JOB***

Le premier verset de ce livre place le déroulement de ce récit au Pays d'Ous, c'est-à-dire quelque part entre l'Arabie et le pays d'Édom, qui deviendra l'Idumée, ce qui correspond approximativement à la Jordanie actuelle. L'action du prologue commence en ce bas-monde en nous montrant Job, un homme intègre et juste, craignant Dieu et entouré d'enfants et de richesses. Puis l'action se transporte à la Cour céleste, où elle met en présence YaHWeH et Satan, l'Adversaire. Le premier loue la vertu et la fidélité de Job, alors que Satan prétend que ces qualités s'évanouiraient si ses biens lui étaient ravis. Il obtient de YaHWeH la permission de dépouiller Job. « Étends ta main, dit-il, touche à ses biens et il te maudira. » (*Jb*, 1, 13) La permission est accordée à Satan de dépouiller Job à la condition de ne pas toucher à sa personne.

La scène revient en ce bas-monde, où Job apprend que des Chaldéens ont tué ses enfants réunis chez leur aîné, et

**ont passé au fil de l'épée ses serviteurs et ses troupeaux.  
Loin de se révolter, Job déclare :**

**Nu, je suis sorti de sein de ma mère ; nu, j'y retournerai.  
YaHWeH avait donné, YaHWeH a repris : que le nom de YaHWeH  
soit béni ! (Jb, 1, 21 – 22)**

**On revient à la Cour céleste où YaHWeH et Satan se retrouvent face à face. Ce dernier attribue l'attitude résignée de Job au fait que sa personne n'a pas été atteinte par la maladie. Le Seigneur accepte qu'il touche à sa chair et à ses os à la condition qu'il n'attente pas à sa vie. C'est ainsi que Job est atteint d'un ulcère malin qui le couvre de la tête aux pieds. Couché sur un tas de cendres et de détritrus, il est réduit à gratter les lambeaux de sa peau avec un tesson de céramique.**

**Alors que sa femme lui demande : « Pourquoi persévères-tu dans ta perfection ? Maudis Dieu et meurs. », Job répond : « Tu parles comme une folle. Si nous acceptons le bonheur comme un don de Dieu, pourquoi n'accepterions-nous pas le malheur pour la même raison ? » Et il n'offensait pas le Seigneur par ses paroles. (Jb, 2, 9 – 10)**

**C'est alors que trois de ses amis : Élip haz, Bildad et Sophar convinrent de lui rendre visite et de le consoler. C'est ainsi que se termine le prologue en prose, et que commencent en vers les monologues, dialogues et discours qui constituent le cœur de cet ouvrage. Cette partie débute**

par un monologue désespéré où Job, dans un lyrisme de haut vol, maudit le jour de sa conception et souhaite avoir connu la mort le jour où il naquit.

Périssent le jour où j'allais être enfanté et la nuit qui a dit : « Un homme a été conçu ! Que de là-haut Dieu ne le considère pas. Que ne resplendisse sur lui nulle clarté ; que le revendiquent les ténèbres et l'ombre de la mort. [ ] Aujourd'hui. Je serais couché en paix et je dormirais d'un sommeil reposant. (*Jb*, 3, 3 – 5 ; 13)

Les trois amis de Job entremêlent à leurs entreprises de consolation l'interprétation traditionnelle voulant que Dieu ne peut sciemment consentir à s'acharner sur un innocent. Ils lui suggèrent de se repentir des actes qui lui ont mérité un pareil sort, et de rechercher avec un cœur contrit, la miséricorde divine. Ce que Job s'empresse de nier en répliquant énergiquement à chacun des discours de ses amis, affirmant qu'il n'a jamais par sa conduite mérité un tel sort. (*Jb*, chap. 4 à 27)

Par le Dieu vivant qui refuse de me rendre justice, par le Puissant qui me remplit d'amertume, tant qu'un reste de vie m'animerait, que le souffle de Dieu passera dans mes narines, je jure que mes lèvres ne diront rien de mal, que ma langue ne proférera aucun mensonge. Bien loin de vous donner raison, je maintiendrai mon innocence jusqu'à mon dernier souffle. Je tiens à ma justice et je ne la lâcherai pas ; en conscience, je n'ai pas à rougir de mes jours. (*Jb*, 27, 1 – 6)

Devant le cul-de-sac logique vers lequel ces conversations semblent mener, trois longs monologues s'intercaleront afin de dénouer l'impasse dans laquelle semble s'être enlisé le récit. D'abord, un poème louant la

**Sagesse de Dieu (chap. 28) ; ensuite, un monologue où Job reprend ses doléances et proteste de son innocence (chap. 29 – 31) ; finalement, une longue harangue d'un nouvel intervenant, nommé Élihu. Celui-ci apparaît comme un avocat tentant de réparer les failles qui se sont glissées dans les discours des trois premiers, et qui est venu plaider la cause de Dieu, avant que celui n'intervienne à titre personnel du fond de la nuée (chap. 32 – 37).**

**Mais la Sagesse, d'où vient-elle, où réside l'Intelligence ? [ ] Le Gouffre et la Mort déclarent : « Nos oreilles ont eu vent de sa renommée. » Élohim en a discerné le chemin, et il a su, lui, où elle réside. C'était lorsqu'il portait ses regards jusqu'aux confins du monde et qu'il regardait tout sous les cieux pour régler le poids du vent et fixer la mesure des eaux. (*Jb, 28, 20, 22 – 25*)**

**Est-ce que je repoussais la demande des pauvres, [c'est Job qui parle] laissais-je languir les yeux de la veuve ? Ma ration, l'ai-je mangée seul, sans que l'orphelin ait eu sa part ? [ ] Voyais-je un miséreux privé de vêtement, un indigent n'ayant pas de quoi se couvrir sans que ses reins m'aient béni et qu'il fût réchauffé par la toison de mes brebis ? [ ] Non, le châtement de Dieu était ma terreur, je ne pouvais rien devant sa majesté.**

**(*Jb, 31, 16 - 17, 19 – 20, 23*)**

**Alors Élihu intervient pour exalter la puissance du Seigneur. Il dit à travers une longue intervention :**

**Oui, Dieu est si grand qu'il dépasse notre science et le nombre de ses ans reste incalculable. C'est lui qui réduit les gouttes d'eau et pulvérise la pluie en brouillard. Par eux il sustente les peuples et leur donne la nourriture en abondance. [ ] À pleines mains, il soulève l'éclair et lui fixe le but à atteindre. Son fracas en annonce la venue et sa colère s'enflamme contre l'iniquité. [ ] Écoute ceci, Job, sans broncher, et réfléchis aux merveilles de Dieu. [ ] Dieu s'entoure d'une splendeur redoutable, lui, le Puissant, que nous ne pouvons atteindre. Suprême par la force**

et l'équité, maître en justice sans opprimer<sup>3</sup>, il s'impose à la crainte des hommes, à lui la vénération de tous les esprits sensés. (*Jb*, chap. 37, passim)

La table est maintenant mise pour entendre du creux de la tempête la voix de YaHWeH ; il intervient en invoquant sa toute-puissance et son éternelle sagesse face à finitude et à la fragile raison de Job. Mais il ne lui explique ni le sens de ses épreuves, ni en quoi consisterait la justice divine, ni ne consent à entrer dans les délibérations d'un juste procès réclamé par le patriarche opprimé. Il préfère opposer la faiblesse de l'esprit humain aux insondables mystères dont il serait l'imprescriptible auteur.

Où étais-tu quand je fondai la terre ? Parle, si ton savoir est éclairé. Qui en fixa les mesures, le saurais-tu, ou qui en tendit sur elle le cordeau ? Sur quel appui s'enfoncent ses socles ? Qui posa sa pierre angulaire, parmi le concert joyeux des étoiles du matin et les acclamations unanimes des Fils de Dieu ? [*les anges*] Qui enferma la mer à deux battants, quand elle sortit du sein, bondissante ; quand je mis sur elle une nuée pour vêtement et fis des nuages sombres ses langes ; quand je découpai pour elle sa limite et plaçai pour elle portes et verrous ? Tu n'iras pas plus loin, lui dis-je, ici se brisera l'orgueil de tes flots ! [...] As-tu pénétré jusqu'aux sources marines, circulé au fond de l'Abîme ? Les portes de la Mort te furent-elles montrées, as-tu vu les portiers du pays de l'Ombre ?<sup>4</sup> [...]

---

3. On dirait qu'ici Élihu, emporté par l'exaltation de Dieu, oublie l'horrible sort dont Job est présentement affligé.

4 L'auteur inconnu du *Livre de Job* s'exprime dans les chapitres 38 à 41 avec tout le lyrisme que lui inspirent les merveilles de la nature ; il s'appuie bien entendu sur les connaissances rudimentaires dont on disposait à l'époque. Il prête à YaHWeH un raisonnement qui repose sur de simples arguments d'autorité si impressionnants qu'ils puissent au premier abord sembler. Mais il ne répond pas et ne résout pas l'insondable problème auquel il s'était attaqué. En vérité, même si les connaissances scientifiques dont nous disposons de nos jours éclairent quelque peu les réponses qu'il

Veux-tu vraiment casser mon jugement, me condamner pour assurer ton droit ? Ton bras a-t-il une vigueur divine, ta voix peut-elle tonner pareillement ? Allons, pare-toi de majesté et de grandeur, revêts-toi de splendeur et de gloire. (*Jb*, 38, 4 – 11 ; 16 – 17 ; 40, 8 – 10)

Puis il vante la terrible puissance du Léviathan et du Béhémoth, ces deux monstres puissants, empruntés aux mythologies et aux folklores mésopotamiens dont nous avons déjà parlé à propos du *Livre de Jonas* et qu'il s'enorgueillit d'avoir créés.

Une brève réplique de Job, qui occupe le début du chapitre 42, met un terme à la partie versifiée du texte, où le patriarche s'incline devant la puissance de YaHWeH.

Je sais que tu es tout-puissant : ce que tu conçois tu peux le réaliser. Je suis celui qui voilait tes plans par des propos dénués de sens. Aussi as-tu raconté des œuvres grandioses que je ne comprends pas, des merveilles qui me dépassent et que je j'ignore. [ ] je ne te connaissais que par oui-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu. Aussi je me rétracte et m'afflige sur la poussière et sur la cendre. (*Jb*, 42, 2 – 6)

Enfin un court épilogue en prose vient clore le *Livre de Job*. YaHWeH reproche aux trois amis de Job — Élihu n'apparaît plus — de n'avoir pas parlé de [Lui] de façon à respecter la vérité. Il est prêt à leur pardonner au prix d'un

---

convient de donner à certaines de ces questions, devant le défi que représente l'énigme principale qu'il soulève : quel sens faut-il donner à la souffrance et aux intarissables épreuves qui affectent les êtres vivants, nous sommes aussi dépourvus qu'eux et n'avons pour toute réponse que la foi ou le scepticisme, et l'appui et le soulagement que nous apporte le progrès des recherches médicales.

**holocauste où seront sacrifiés sept taureaux et sept béliers. Quant à Job, ses richesses, la santé et la famille dont il avait été dépouillé lui sont rendues. Il verra jusqu'à la quatrième génération de ses descendants, puis âgé de cent quarante ans, rassasié de jours et chargé d'années, il mourra après qu'à la suite d'un douloureux temps d'épreuves, l'histoire se termine par un happy ending.**

**En vérité, l'explication du sens de ce récit, qui plonge ses racines à des niveaux métaphysiques très profonds, repose sur une superficielle fiction exposée dans le prologue : le défi, la gageure que Satan lance à YaHWeH quant à la fidélité et à l'endurance de Job devant la mort de ses enfants, de ses bestiaux et de ses serviteurs, puis devant son total dépouillement et le sort humiliant auquel il est réduit par la souffrance et la maladie. Mais le Seigneur se garde bien de le mettre au courant des tractations dont il est le malheureux enjeu au cours du beau numéro d'esbroufe auquel Il se livre au cœur de la tempête.**

**Ce récit, écrit en milieu judéen, mais sans doute inspiré par des peuples voisins, se penche sur l'embarrassant problème de l'équitable rétribution du juste, avec brio, certes, mais sans parvenir à résoudre de manière éclairante l'insoluble question qu'il soulève. Il préfigure des interrogations que les penseurs chrétiens se poseront à leur tour, mais sans parvenir à leur tour à vider de manière**

satisfaisante cette énigmatique, voire insondable et insoluble difficulté. La justice traditionnelle dite distributive, enseignant que la conduite moralement dirigée par les prescriptions de YaHWeH (ou de l'un quelconque de ses semblables), se traduirait nécessairement par l'accession au bonheur se trouve trop fréquemment contredite par les souffrances subies par tant de victimes innocentes, alors que des crapules et des hypocrites innombrables prospèrent allégrement à la lumière du soleil. Ou tout cela ne serait-il qu'un joli jeu auquel se livreraient Dieu et Satan sur le dos de la pauvre humanité ? Mais, comme le chantait Barbara :

Est-ce la main de Dieu, / Est-ce la main du diable / Qui a tissé le ciel de ce beau matin-là / Lui plantant dans le cœur / Un morceau de soleil / Qui se brise sur l'eau / En mille éclats vermeils ?

Ne nous reste-t-il plus qu'à nous émerveiller, à nous émouvoir et à nous résigner ?

Après sa rédaction canonique<sup>5</sup> et les inévitables transformations qu'il a subies sous la main des copistes,

---

5 Qui, comme nous l'avons laissé entendre ci-dessus, pourrait s'être située au Ve siècle avant notre ère. En fait, il nous est resté plusieurs versions du Livre de Job, dont le texte massorétique (texte hébraïque officiel établi au Moyen Âge) sur lequel s'appuient la plupart des versions modernes faites dans les grandes langues vernaculaires européennes. À cette version massorétique, on peut ajouter la Septante grecque et la Vulgate latine, ainsi que les manuscrits en langue hébraïque ou araméenne révélés par les découvertes faites au milieu du siècle dernier à Qumran

Job fut par la suite apprêté à bien des sauces. L'une des premières fut le *Testament de Job*, un apocryphe datant du I<sup>er</sup> siècle avant ou après notre ère, que l'on range parmi les écrits dits intertestamentaires, c'est-à-dire dans la liste des textes qui ne trouvèrent pas leur place dans le canon de la TaNaK (ou si on préfère, de l'Ancien Testament). La plus ancienne version manuscrite de ce texte est rédigée en copte et date du V<sup>e</sup> siècle. On recense aussi des manuscrits écrits en grec et en vieux slavon, langue liturgique antérieure au russe médiéval. Dans ce *Testament de Job*, qui diffère grandement du texte canonique, le patriarche est devenu un souverain d'Égypte. Certains exégètes croient que ce texte doit être attribué à une secte juive, les Thérapeutes, exilés au pays du Nil, caractérisés par l'ascétisme et le mysticisme — tout comme le monachisme chrétien de la même époque et de la même région. Au V<sup>e</sup> siècle, le pape Gélase tranchera la question de sa canonicité en décrétant que ce texte était apocryphe.

Mais, bien entendu, les premières générations chrétiennes accueillirent favorablement la personne de Job, en qui ils virent un exemple sans pareil de persévérance, de patience et de foi. Dans son épître, Jacques, dont on disait qu'il était un « frère » du Seigneur et qu'il conduisit à

---

dans les communautés esséniennes (ce que l'on a nommé les *Manuscrits de la mer Morte*).

**Jérusalem la première communauté des disciples de Jésus, écrivait :**

**Voyez : nous proclamons bienheureux ceux qui ont de la constance. Vous avez entendu parler de Job et vous avez vu le dessein du Seigneur : car il est miséricordieux et compatissant. (Jc, 5, 11)**

**Paradoxalement, cet éloge obscur exprimé très tôt en faveur de Job le transformera en prédécesseur du Christ Jésus et suscitera la suspicion des commentateurs rabbiniques à l'égard de ce personnage de la TaNaK, peut-être non-juif, mais pourtant résolument fidèle à YaHWeH.**

**Saint Augustin affirmera — d'une manière peu convaincante —, que Job avait prophétisé la venue du Christ et Grégoire le Grand le proposera comme un modèle de conduite digne d'un grand respect. L'érudit juif médiéval Maïmonide (1135 – 1204), dans un grand élan de lucidité exégétique, affirmera que ce récit doit être interprété comme une parabole et qu'il convient de lui donner une signification symbolique, alors que Thomas d'Aquin (1228 – 1274), qui viendra après lui, affirme dans un commentaire élaboré qu'au contraire le *Livre de Job* doit être vu comme présentant une histoire authentique. Au moment de la Réforme protestante, Martin Luther écrit que la confession où Job se prosterne et s'humilie devant la puissance du Seigneur est une preuve de sa sainteté et, selon Jean Calvin, on trouverait dans ce livre une préfiguration de la**

**doctrine de la résurrection de la chair et la confirmation d'une ultime application dans l'au-delà de la justice divine.**

**Des mouvements de pensée religieuse contemporains ont accordé une importance excessive aux chapitres 38 à 40, où YaHWeH dévoile sa toute-puissance. La beauté et la grandeur de la nature, ainsi que notre devoir de protéger la planète que nous habitons, sont des idées essentielles dont il importe que nous nous convainquions, mais ces idées ne doivent pas donner naissance à des théologies et à des exégèses échevelées, fausses pistes dans lesquelles se sont imprudemment engagés ces mouvements religieux.**

## **USAGES LITURGIQUES DU *LIVRE DE JOB***

**La liturgie juive ne fait pas en général appel à des lectures extraites du *Livre de Job* comme elle le fait pour d'autres livres de la TaNaK. Mais il existe des communautés juives, en particulier chez les Sépharades venus d'Espagne et du Portugal, qui s'appuient sur des lectures publiques provenant de ce livre à l'occasion de journées de jeûne et de deuil, afin de commémorer les deux destructions du Temple de Jérusalem, la première par les Babyloniens et la seconde par les Romains.**

**L'Église orthodoxe utilise à des fins liturgiques durant la Semaine Sainte des passages des livres de l'Exode et de**

**Job. Le premier de ces emprunts fait allusion à l'exode qu'effectuera bientôt le Christ quand, l'Histoire du salut étant accomplie, il reviendra vers son Père. Quant au *Livre de Job*, rappelons que son personnage principal préfigure par les épreuves qu'il a dû subir, le sacrifice et la passion de Jésus. Le bréviaire traditionnel de l'Église catholique prévoyait la lecture d'extraits du *Livre de Job* durant les matines des deux premières semaines de septembre, tandis que la version révisée du même bréviaire prévoit des lectures de cette même source durant les huitième et neuvième semaines qui suivent la Pentecôte.**

## **INFLUENCE DU *LIVRE DE JOB* SUR LA CULTURE OCCIDENTALE**

**Cette influence s'est exercée en plusieurs domaines culturels : en musique, dans les beaux-arts et en littérature. En musique, la première pièce se rapportant à Job qui mérite d'être notée est le cycle de motets intitulé *Sacrae lectiones novem ex Propheta Job* (Neuf leçons sacrées extraites du prophète Job) qui parut en 1565 sous la plume de Roland de Lassus (Orlando di Lasso). Ce compositeur, rattaché à l'école franco-flamande, naquit en 1532 à Mons (qui appartenait à l'époque aux Pays-Bas des Habsbourg espagnols). Il mourra à Munich en 1594. Compositeur et maître de chapelle, sollicité à travers l'Europe, il voyagera**

---

**6** Ronsard l'appellera « le divin Orlande » et on le surnommera l'Orphée belge.

beaucoup, quittant son pays natal pour l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie, composant entre autres des pièces chantées en latin et dans toutes les grandes langues des pays européens qu'il fréquenta, méritant auprès des musicologues actuels le titre de plus grand compositeur de son époque, titre qu'il sut brillamment disputer à d'aussi célèbres concurrents que Palestrina et les membres de la famille Gabrieli.

Dans le célèbre *Messie* de George Friedrich Haendel, l'aria *I know that my Redeemer liveth* (Je sais que mon Rédempteur est vivant) est extrait de *Job* 19, 25. C'est la traduction en anglais offerte par la King James' Version — que Haendel avait sous les yeux. De nos jours, la plupart des traducteurs français préfèrent traduire par Défenseur. Mais la *Traduction œcuménique de la Bible* (TOB) emploie bel et bien le mot *rédempteur*, ajoutant dans une note que ce dernier mot désignait dans l'Israël ancien une personne qui revendiquait au nom d'un membre de sa famille un droit qu'il ne pouvait exercer par lui-même.

En 1877, Johannes Brahms composait deux motets dont le premier, l'opus 74 no 1, chanté a capella, porte le titre *Warum ist Licht gegeben dem Mühseligen* (Pourquoi la lumière est-elle donnée à un malheureux et la vie à ceux dont l'âme est amère ?). Les paroles de ces motets sont empruntées à la traduction qu'a donnée Martin Luther d'un extrait du *Livre de Job* (*Jb*, 3, 20 – 23), ainsi qu'à d'autres

passages de la Bible. C'est une des plus émouvantes pièces de musique religieuse qu'ait composées Brahms.

Plusieurs compositeurs du XXe siècle se laisseront inspirer par le *Livre de Job*. Citons parmi eux les noms de Vaughan Williams et de Darius Milhaud.

Ralph Vaughan Williams (1872 – 1958) est un compositeur britannique très divers qui sut s'illustrer dans tous les principaux modes musicaux offerts à sa plume : symphonies (il en composa neuf, comme Beethoven, et laissa inachevé le manuscrit d'une dixième), concertos, fantaisies symphoniques, musique de chambre, musique chorale religieuse et profane, opéras, oratorios, musique de ballet et même musique de films. Né dans un village du Gloucestershire, il s'intéressera aussi à la cueillette de chants traditionnels, dont il réécrira en l'enrichissant la musique et dont il produira un vaste recueil intitulé *English Hymnal*.

Sa mère, qui joua un rôle très important dans son éducation — son père, prêtre anglican, étant décédé alors qu'il n'était âgé que de trois ans —, était l'arrière-petite-fille de l'industriel, céramiste et philanthrope Josiah Wedgwood, qui, par sa fille Susannah, fut le grand-père de Charles Darwin. Il appartenait donc par cette descendance à une illustre famille qu'il illustrera à son tour par ses propres œuvres.

En 1927, à l'occasion du centenaire du décès du poète, peintre et graveur William Blake (qui avait illustré le *Livre de Job*), il composa une suite orchestrale intitulée *Job: A Masque for Dancing*. Ce titre énigmatique s'explique par l'étonnante attitude de Vaughan Williams à l'égard du mot *ballet*, qui lui déplaisait. Ce qui ne l'empêchera pas de composer la musique de plusieurs... ballets. Le *masque* (avec cette orthographe) désignait en anglais aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle un genre artistique pratiqué par des danseurs masqués.

L'œuvre, à sa façon, tentera de suivre l'intrigue et la structure du livre biblique, ce qui nous donnera des figures aux titres inattendus comme *Sarabande des fils de Dieu*, *Danse du triomphe de Satan*, *Menuet des fils et des filles de Job*, *Danse de la peste, de la famine et de la guerre*, *Danse des consolateurs de Job*, *Danse de la jeunesse et de la beauté d'Élihu*, *Pavane de l'hôte céleste* et *Gaillarde des fils du matin*.

Serge de Diaghilev, d'abord sollicité, s'étant désisté, l'œuvre sera réalisée en milieu exclusivement britannique, avec comme chorégraphe Dame Ninette de Valois qui, en dépit de son nom qui sonne français comme un coq de village, était née en Irlande sous le nom d'Edris Stannus, et avait par la suite appris son métier sous l'efficace férule de Diaghilev.

Dans l'inépuisable production de Darius Milhaud (1892 – 1974) se trouve la *Cantate à Job pour baryton, chœur et orgue* qui porte le numéro d'opus 413 dans une œuvre qui en comporte au total quelque quatre cent cinquante. Né en Provence au sein d'une famille juive qui habitait le Midi depuis des générations, Milhaud mettra à diverses reprises ses talents de fécond compositeur au service de textes inspirés par l'Ancien Testament. Dans le tome I<sup>er</sup> de *La Bible lue sous les regards de l'art et de la raison*, nous avons attentivement parlé de Milhaud à diverses occasions, et nous invitons les lecteurs à revenir aux passages où nous avons parlé de lui, notamment à propos du roi David.

En un genre qui allie texte et musique, on mentionnera la comédie musicale, dont Broadway est le haut-lieu, et que certains considèrent avec un certain snobisme comme une fille dégénérée de la noble tradition opératique. En cette veine, on mentionnera *Fiddler on the roof* et *God's Favorite*.

Né à New York en 1910, Joseph Stein mourut dans cette même ville en 2008, donc âgé de 98 ans, à la suite d'une fracture du crâne qu'il s'était accidentellement infligé en tombant. Il débuta sa carrière d'auteur en écrivant des sketches et des monologues comiques pour la radio, puis la télévision. Cette activité le conduisit à s'engager dans la rédaction de livrets de comédies musicales. C'est ainsi qu'il produisit *Fiddler on the Roof* (Un Violon sur le toit) et *Zorba*,

qui lui méritèrent respectivement le prix Tony Award en 1969 et une nomination pour ce même prix en 1975.

Le livret du *Violon sur le toit*, dont la musique fut écrite par le compositeur américain Jerrold (dit Jerry) Bock, repose sur un conte créé par un humoriste juif nommé Sholom Alechem (Que la Paix soit avec vous). Il raconte les drolatiques tribulations d'un laitier juif, Teyve, père de cinq filles à marier, dans un patelin russe nommé Anatevka, au moment des persécutions que le tsar entreprend à l'encontre de la communauté juive. L'émouvant rapprochement que l'on a tracé entre la piété et la résignation de Job et ces drames à la fois déchirants et comiques vient du courage et de l'obstination que Teyve et les autres personnages, et à travers eux tous les Juifs de Russie, puisent dans leur culture et leur foi.

Né à New York en 1927 de parents juifs, le producteur, dramaturge et scénariste américain Neil Simon a grandi dans cette ville durant la grande dépression des années 30 dans un milieu troublé, dont les épreuves alimenteront les thèmes de sa production théâtrale, où se voient le drame et la cocasserie. Il fut introduit au monde du spectacle par des personnalités extravagantes comme Sid Caesar et Mel Brooks.

Scénariste à succès, il se vit, à travers dix-sept nominations, décerner trois Tony Awards, sans compter un prix Pulitzer qui lui fut accordé en 1991 pour *Lost in*

**Yonkers** (Perdu dans Yonkers, ville située au voisinage de New York). Comparé par certains à Molière, à l'élizabéthain Ben Jonson et à George Bernard Shaw, il fut à l'inverse souvent vilipendé par la critique huppée qui y voyait un amuseur superficiel.

En 1974, il produisait sur Broadway une pièce de théâtre intitulé *God's Favorite* (Le Favori de Dieu) qui constitue une très libre adaptation du *Livre de Job*. En dépit des sévères mises en garde exprimées par une part de la critique, elle connut quelque cent-vingt représentations.

L'intrigue se passe dans une demeure chic de Long Island habitée par Joe Benjamin, un pieux magnat, et sa famille composée de Rose, sa valétudinaire épouse, d'un fils prodigue, de jumeaux cinglés, Ben et Sarah, sans compter la bonne et le maître d'hôtel. Une nuit, un messenger du Ciel, Sydney Lipton, portant un tee-shirt avec un grand G imprimé, apparaît à Joe. Il est chargé de l'induire en tentation par d'incessantes épreuves afin qu'il finisse par se détourner de Dieu. Il résiste et le messenger est forcé d'admettre à la fin que sa mission a échoué.

Thomas Hischak, professeur d'Arts de la scène, à la SUNY (la State University of New York) écrira que la pièce est « une version moderne de l'*Histoire de Job*, qui se

transforme en shtick<sup>7</sup> à mesure qu'elle se rapproche d'une authentique cause de chagrin ».

Dans le domaine de la musique résolument populaire, plusieurs solistes et groupes de langue anglaise, appartenant souvent à des groupes religieux, n'ont pas manqué de se laisser inspirer par les thèmes du *Livre de Job*. Parmi ceux-ci, on peut mentionner les noms de Kirk Franklin (*Lean on me, Appuie-toi sur moi*, 1998), Joni Mitchell (*The Sire of Sorrow, Job's Sad Song, Le Père du chagrin, Chanson triste de Job*, 1994) et de Sinead O'Connor (*Watcher of Men, Veilleur d'hommes*, 2007), ainsi que les ensembles Seatrain (*Song of Job, Chant de Job*, 1970), Far (*Job's Eyes, Les Yeux de Job*, 1996), Ultraviolet (*Light my way, Éclaire ma route*, 1991) et Smashing Pumpkins (*Bullet with Butterfly Wings, Boulet aux ailes de papillon*, 1995). Toutes ces chansons utilisent des extraits du *Livre de Job*, ou reprennent les grandes lignes du récit qu'il contient, ou se penchent sur les épreuves qui atteignent les êtres humains, offrant de les partager et de les soulager.

Dans le domaine des beaux-arts, si on néglige les icônes et enluminures<sup>8</sup> se rapportant au *Livre de Job* — on ne

---

<sup>7</sup> Mot d'argot juif américain qui désigne un gag ou un maniérisme dans un numéro de music-hall burlesque.

saurait les compter —, l'une des premières œuvres qui traitent de ce thème est un chapiteau sculpté qui se trouve au Musée des Augustins à Toulouse. Ce chapiteau, datant de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, provient du monastère Notre-Dame de la Daurade. Le cycle d'épreuves qu'illustre ce chapiteau se partage en six scènes apparaissant dans des médaillons entourés de lianes et qui illustrent divers passages du *Livre de Job*.

Dans le *Livre d'Heures*<sup>9</sup> d'Étienne Chevalier, qui fut au XVe siècle un grand commis au service des rois Charles VII et Louis XI, on trouve une image qui montre un Job pathétique couché sur un lit de fumier conversant avec ses trois amis qui se tiennent debout devant lui. Ce Livre d'Heures est sorti de l'atelier du peintre et enlumineur Jean Fouquet (1420 – 1481) qui fut l'un des plus grands artistes de son époque.

Datant du tout début du XVI<sup>e</sup> siècle, une partie d'un retable peint par Albrecht Dürer nous montre la femme de Job vidant un seau d'eau sur son mari presque nu et prostré par une profonde mélancolie. Dürer fit sa marque de commerce de cet affligeant sentiment. On peut admirer ce

---

8 À ce propos, on consultera avec profit le site internet intitulé *Book of Job in Byzantine illuminated manuscripts*.

9 Les livres d'Heures étaient des livres liturgiques destinés aux laïcs catholiques, par opposition aux bréviaires qu'utilisaient les clercs.

retable à Francfort au *Städelsches Kunstinstitut* (Institut d'art d'État.)

Vers 1644 — la date où fut exécutée cette toile, ainsi que l'interprétation qu'il convient de lui donner furent l'objet de vives discussions de la part des spécialistes —, Georges de La Tour, le maître du clair-obscur français, peignit un tableau auquel on a fini par donner le titre de *Job raillé par sa femme*. Celle-ci tient dans sa main une chandelle allumée qui permet au peintre de créer de fascinants jeux de lumière. Elle est debout vêtue d'une robe éclatante devant un Job assis, misérable dans sa maigreur que révèle sa nudité. On peut admirer cette toile au Musée départemental des Vosges à Épinal.

Né à Londres en 1757 dans un milieu fort modeste, William Blake y mourra en 1827. Poète, aquarelliste et graveur, fer de lance du préromantisme anglais, il produisit tant dans le domaine littéraire que dans les beaux-arts une œuvre d'avant-garde qui ne sera reconnue à sa pleine valeur qu'au XX<sup>e</sup> siècle grâce à l'intervention d'André Gide et de W. B. Yeats.

Paradoxalement, alors qu'il avait pris une distance radicale, voire violente, à l'encontre des croyances qui dominaient dans son Angleterre natale et des exigences de la morale chrétienne, il entreprit néanmoins de mettre ses dons d'artiste au service de l'illustration de textes de Chaucer, de Shakespeare, de Milton, de la *Divine Comédie*

de Dante et de la Bible. C'est ainsi qu'il se penchera sur le *Livre de Job* auquel il s'intéressera durant plusieurs décennies.

Ses premiers travaux sur ce thème remontent au milieu des années 1780, où il produisit quelques lavis montrant un Job dépouillé de ses biens en présence de son épouse, puis conversant avec ses trois amis. Par la suite, stimulé par les commandes de quelques rares mécènes, il multipliera les esquisses, les dessins, les aquarelles, les gravures, souvent coloriées portant sur ce sujet. Bref, il consacra à ce personnage biblique une part importante de son activité créatrice. Alors qu'il était peu attiré par la peinture, — il portera des jugements fort cruels, et fort injustes, envers les grands maîtres des traditions italiennes et flamandes —, il créera néanmoins une toile à la détrempe représentant Job avec ses filles.

Il inventera des techniques novatrices pour graver les plaques de cuivre et pour les colorier, créant un style comparable à nul autre, qui rebutera ses contemporains, tout en faisant la délectation des esthètes qui le redécouvriront par la suite. Ni paysagiste, ni portraitiste, il introduira, pour représenter les corps humains, des procédés que nul n'avait utilisés avant lui. Néanmoins, certains, audacieusement, rapprochèrent ses gravures colorées du réalisme mystique et visionnaire d'un peintre comme Le Gréco

Né à Bayonne, Léon Bonnat (1833 – 1922) est un peintre, graveur et collectionneur d'art français, en qui on verra un des meneurs d'une nouvelle peinture réaliste, en réaction contre l'académisme fade qui régnait à l'époque où il prit son essor. Il peignit en 1850 une toile que l'on trouve au musée de sa ville natale qui porte son nom, où Job apparaît assis sur le sol, nu, solitaire, les mains et le regard tournés vers le ciel, gardant, en dépit de sa dérélition, une émouvante dignité.

En 1930, Ambroise Vollard, marchand d'art et ami de Marc Chagall, avait commandé à l'artiste une série d'illustrations de la Bible. Cette commande se traduira en une suite d'œuvres qui comprendra une quarantaine de gouaches, que suivront une centaine de gravures rehaussées de gouache. Ce vaste projet se terminera en 1966. La collection léguée au gouvernement français donnera lieu à la création à Nice d'un *Musée national du message biblique* destiné à la recevoir. On y trouve une gravure colorée créée en 1960 représentant Job en prière, dont on ne voit que le visage, qui, paradoxalement, n'a rien de pathétique.

Influencé par des maîtres allemands et flamands de la Renaissance tels que Bosch, Dürer et Grünewald, ainsi que par le graveur Jacques Callot, Francis Gruber (1912 – 1948), ami de Giacometti, est un peintre français représentant du style impressionniste, qui se tournera vers la représentation

de figures humaines aux traits anguleux et tranchés. Grand lecteur d'Ibsen, Joyce, Rimbaud et Apollinaire qui, par la modernité de leurs styles, influenceront sa production artistique, on trouve de lui de multiples tableaux dispersés dans de nombreux musées à travers le monde. En particulier, on peut admirer à la *Tate Gallery of Modern Art* de Londres une toile peinte en 1944 représentant un Job assis nu sur une chaise de bois dans un atelier tout moderne tenant dans sa main une tête lourde de douloureuses pensées. Cette œuvre fut réalisée peu de temps après la libération de Paris par les troupes alliées. Pour Gruber, la destinée de Job évoque la résistance, la résilience et la survivance du peuple français sous l'Occupation nazie.

## LA LTTÉRATURE ET LA PENSÉE FACE AU *LIVRE DE JOB*

Nous l'avons dit précédemment, l'ampleur du problème universel de la souffrance humaine et la recherche de sa signification constituent les principaux défis que pose à notre pensée l'observation de la condition humaine. Il n'est donc pas étonnant que littérateurs, essayistes, philosophes, théologiens, bref, toutes les personnes, qui se sont donné pour mission de s'attaquer par leurs réflexions et leur écriture à ces questions, se soient sans cesse référés au

*Livre de Job*, le principal livre de la Bible qui ait voulu s'attaquer à cette fondamentale énigme à laquelle nous sommes toutes et tous confrontés.

Un des plus intéressants — et des plus étendus —, des écrits que nous aient laissés les Pères de l'Église concernant l'exégèse du *Livre de Job*, est sans doute les *Morales sur Job* que Grégoire le Grand rédigea de 579 à 585, alors qu'il était légat de la cour romaine à Constantinople. Cette œuvre, qui s'étend sur pas moins de trente-cinq livres, constitue un commentaire et une méditation portant sur chacun des versets du livre selon les sens littéral, allégorique et moral conformément aux règles d'exégèse édictées par Origène. Pour Grégoire qui, comme ses contemporains, voyait dans l'Ancien Testament une annonce du Nouveau, Job préfigure la personne de Jésus, ainsi que l'Église tout entière. Il est aussi l'athlète spirituel qui résiste aux assauts de Satan et guide tout chrétien dans les voies de la vertu et de la persévérance face aux épreuves de la vie. Le Moyen Âge latin lira et méditera sans cesse les leçons données par Grégoire le Grand, qui influencera par ces *Morales* la pensée de ses successeurs

En autant que nous le sachions, *La Patience de Job*, un mystère<sup>10</sup> du XV<sup>e</sup> siècle dont nous ne connaissons pas l'auteur, constitue la plus ancienne œuvre de la littérature

---

<sup>10</sup> On appelle ainsi un genre dramatique au contenu religieux, qui était en vigueur au cours du Moyen Âge et de la Renaissance.

française qui s'intéresse au personnage de Job et aux épreuves auxquelles il est soumis.

À la même époque, François Villon écrivait dans son *Grand Testament* (XXVIII) : « Mes jours s'en sont allés errants / Comme, dit Job, d'une touaille<sup>11</sup> / Font les filets, quand tisserand / En son poing tient ardente paille...

Jean-Baptiste Chassignet (1571 – 1635) est un poète baroque franc-comtois, injustement oublié, qui exerça les professions d'avocat fiscal et de conseiller du bailli de Gray. En 1594, âgé d'à peine 24 ans, il publiait sous le titre *Le Mépris de la vie et Consolation contre la mort* un recueil de 434 sonnets, qui unissait à une ferveur mystique un réalisme désenchanté qui rappelle son contemporain Montaigne. L'un de ces sonnets porte le titre *Job ou de la fermeté*, dans lequel il loue la force d'âme du patriarche devant l'épreuve. Il publiera par la suite des paraphrases de textes bibliques intitulés *Douze petits prophètes* (1601) et *Psaumes* (1613). On a dit que Chassignet, alliant le stoïcisme païen avec la folie de la Croix, mêlait la froideur de Sénèque à la brûlante passion de saint Paul.

Le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle sera partagé par des querelles de Précieuses entre jobelins et uranistes. Entendez par là

---

11 Ce mot, apparenté à toile, désignait un morceau de tissu qui sert de nappe couvrant soit la table où l'on mange, soit l'autel d'une église. Il pouvait aussi désigner un voile couvrant la tête d'une femme ou un linge servant à essuyer les mains après qu'on les ait lavées.

que cette querelle opposera les partisans du *Sonnet de Job* (les jobelins) composé par Isaac de Benserade à ceux du *Sonnet d'Uranie* (les uranistes), œuvre de Vincent Voiture. L'un écrivait : « Job de mille tourments atteint / Vous rendra sa douleur connue, / Et raisonnablement il craint / Que vous n'en soyez point émus. », tandis que le second vantera les charmes d'Uranie. Cette querelle agitera les langues des bavards et les plumes des écrivains. Tous s'en mêlèrent, y compris les auteurs du *Cid* et de *L'Art poétique*. Même l'intarissable Madeleine de Scudéry, précieuse s'il en fût, se fendit d'un laconique quatrain :

À vous dire la vérité / Le destin de Job fut étrange /  
D'être toujours persécuté, / Tantôt par un démon et  
tantôt par un ange.

Il faut avouer qu'à distance, de nos jours, le motif de cette querelle nous apparaît bien léger. Finalement, la querelle s'apaisera dans les rires et sera réanimée par de nouvelles disputes opposant, pour ne citer que celle-là « le pompeux Corneille au tendre Racine ».

Dans son *Discours de métaphysique* (1686) et dans ses *Essais de théodicée*<sup>12</sup> (parus en 1710) le philosophe allemand Gottfried Wilhelm Leibniz s'était résolument penché sur le problème du mal qu'il espérait éclaircir en raisonnant ainsi : si Dieu existe, Il est unique et parfait ; et, s'Il est parfait, Il est nécessairement tout-puissant et

---

14. Étymologiquement, ce mot signifie Justice de Dieu.

infiniment bon, juste et sage. Ainsi, si Dieu existe, il a par nécessité voulu et créé le moins imparfaits des mondes imparfaits.

Partant de ces raisonnements dont il conteste le bien-fondé, Voltaire écrira en 1759 *Candide ou L'Optimisme*, un conte philosophique destiné à saper par le rire et l'absurde le raisonnement de Leibniz. Ce conte met en scène le professeur Pangloss, maître de Candide, porte-parole du philosophe allemand. Il répète à son élève que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ».

La cascade des malheurs sans nombre auxquels Candide sera exposé après avoir été injustement chassé du château qu'il habitait, le convaincra que ce meilleur des mondes possibles est rempli de bandes de crapules, d'exploiteurs et de loups à deux pattes, et que la Nature nous garde sans cesse en réserve des enchaînements infinis de catastrophes. À la fin, Candide se convainc que ce ne sont pas les lubies des métaphysiciens qui mettront un terme à nos maux, mais que, par une analyse lucide et volontariste de notre condition appuyée par le travail et l'entraide, il sera possible aux humains d'alléger, sinon de faire disparaître, les duretés de leur condition.

À cause de cette incessante accumulation de maux qui afflige le héros de ce conte philosophique, Frédéric II, roi de Prusse, dira en lisant le *Candide* de Voltaire qu'il s'agit là de « Job habillé à la moderne ».

Quand il écrivit son *Faust* en 1808, Goethe semble s'être inspiré dans son Prologue des premiers chapitres du *Livre de Job* pour présenter la discussion céleste, qui met en présence le Seigneur et Méphistophélès, l'envoyé de Lucifer.

En 1843, le penseur et théologien danois Søren Kierkegaard écrivait un ouvrage intitulé *La Reprise* (Gjentagelsen), livre pathétique où il exprime son intention de renouer avec Régine Olsen, la jeune fiancée avec laquelle il avait auparavant rompu. Croyant être psychologiquement incapable de maintenir une relation maritale stable et heureuse, déchiré par une telle perspective et par des désirs et des pulsions contradictoires, Kierkegaard compare son misérable sort à celui de Job.

Quand la psychanalyse naquit à la jonction des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, Sigmund Freud avait réuni à Vienne autour de lui un certain nombre de disciples qui étaient juifs, mais partageaient avec lui une distanciation marquée d'avec les croyances religieuses de leurs ancêtres. Ce qui constituait l'un des nombreux motifs d'opposition à ce nouveau courant de pensée médicale et de psychothérapie. En 1906 l'arrivée du psychiatre suisse Carl Gustav Jung, fils d'un pasteur protestant, fut reçue par Freud comme un signe rafraîchissant, qui diversifierait la composition du mouvement psychanalytique, renouvellerait sa doctrine et

accroîtrait sa diffusion. Au point que Jung sera bientôt vu comme le dauphin potentiel du maître, susceptible de lui succéder à la tête du groupe. Mais l'athéisme résolu de Freud, et son insistance à vouloir expliquer par des dérèglements de la sexualité tous les malaises psychologiques des personnes, voire leurs plus banals lapsus et même tous les grands courants de la culture et de la civilisation, tous ces motifs créèrent entre Freud et Jung une tension croissante qui se résoudra par une douloureuse séparation. Jung retrouvera son pays natal et poursuivra une carrière idéologiquement séparée du freudisme qu'il avait pour un temps adopté, mais qui, en dépit de cette séparation, continuera à l'influencer.

En particulier, Jung renouera avec le judéo-christianisme dans lequel il avait été nourri et se préoccupera, tout comme Freud d'ailleurs, de l'interprétation de certains écrits bibliques. En 1952, il écrira *Antwort auf Hiob* (Réponse à Job), qui fut fort malmené tant par la critique catholique que protestante, où il explore du point de vue psychologique, qui est le sien, le problème du Mal.

Il y rappelle la position de saint Clément de Rome, qui fut à la fin du I<sup>er</sup> siècle évêque de Rome, qui professait que Dieu régit le monde au moyen de ses deux mains, la droite qui représente le Christ et la gauche Satan. Si, dit-il, le christianisme a la prétention d'être monothéiste, il doit

accepter l'hypothèse selon laquelle le Bien et le Mal sont unifiés en Dieu.

Si on se tourne vers la production artistique du XX<sup>e</sup> siècle, il conviendrait de mentionner la pièce *J. B.* écrite en vers libres par Archibald MacLeish (1892 – 1982), gagnant à trois reprises du prix Pulitzer, dans un drame présenté sur Broadway en 1958. Cette pièce reprend grosso modo le *Livre de Job*, dont le nom a inspiré le titre de la pièce. J. B. est un riche banquier new-yorkais, réduit à la rue par d'inexplicables revers de fortune. La pièce débute dans un coin du vaste chapiteau d'un cirque et met en présence Mr. Zuss et Mr. Nickels, ex-comédiens devenus respectivement vendeurs de ballons et de maïs soufflé. Zuss, dont le nom rappelle celui de Zeus, prendra le rôle de YaHWeH, tandis que Nickels jouera celui de Satan. Rappelons que dans le folklore anglo-saxon Old Nick personnifie le Diable. Les trois compagnons de J. B. venus lui faire la leçon personnifient respectivement l'Histoire, la Science et la Religion. La Voix d'un personnage invisible s'ajoute, représentant Dieu. Pressé par J.B. d'expliquer le sens des souffrances qu'il subit, cette Voix, comme le YaHWeH du livre de la Bible, se contente d'étaler, du sein de la tempête, sa prétentieuse arrogance de maître des choses. À la fin, J. B., rejetant tous les vains discours qu'on lui adresse, décide de refaire sa vie à sa façon avec son épouse Sarah.

***Job: A Comedy of Justice* de Robert A. Heinlein est un roman américain paru en 1984, dont le titre se réfère autant au livre biblique de Job qu'au roman de James Branch Cabell intitulé *Jurgen :A Comedy of Justice* (1919). L'œuvre de Heinlein se vit attribuer pour cette année le *Lotus Award* décerné au meilleur roman américain de science fiction, genre littéraire dans lequel il excellait.**

**Dans ce livre, la religion est examinée à travers les yeux d'Alex, activiste politique chrétien, séduit par Margrethe, hôtesse de croisières danoise, adoratrice du dieu scandinave Odin. Avec la permission de YaHWeH, Loki, le dieu scandinave de la discorde, poursuivra à travers séismes et naufrages le couple ballotté du Mexique aux U. S. A., sans compter ces provinces de l'Au-delà que sont le Ciel et l'Enfer entre lesquels Marie-Madeleine se ballade allégrement. On apprend, si vous ne le saviez pas, que Satan, tout comme George W. Bush, réside au Texas quand il descend sur la terre. Tout cela est mêlé à des références au fantastique *Livre de l'Apocalypse*. Je vous fais grâce des anges au nez morveux, car n'en jetez plus la Cour céleste est pleine !**

**Avec une délirante ironie, l'auteur se livre à une vive critique de l'évangélisme américain inspiré par une œuvre de l'humoriste Mark Twain : *Captain Stormfield's Visits to Heaven* (1909) (Les visites célestes du capitaine Stormfield).**

Il était inévitable que des essayistes de diverses appartenances religieuses, juives, chrétiennes ou agnostiques, se penchent sur ce sujet d'importance universelle. Sans nous attarder à en faire pour chacun l'étude détaillée qu'il mériterait, mentionnons les écrits suivants : René Girard, *La route antique des hommes pervers*<sup>13</sup>, Grasset (1985), Gustavo Gutierrez, *Job. Parler de Dieu à partir de la souffrance de l'innocent*<sup>14</sup>, Cerf (1987), François Chirpaz, *Job : La force d'espérance*<sup>15</sup>, Cerf (2001), Antonio Negri, *Job. La force de l'esclave*<sup>16</sup>, Bayard (2002).

---

13 Dans cet essai philosophique, Girard rapproche le sort de Job de celui d'Œdipe, victime innocente de crimes dont seuls le destin, l'ignorance et les circonstances sont responsables, ainsi que du sort de toutes les victimes des procès injustes et mensongers imposés par des régimes totalitaires.

14 L'auteur est un dominicain péruvien, l'un des pères de la théologie de la libération, qui voit en Job une figure des foules latino-américaines victimes d'injustices endémiques qui les frappent depuis des siècles.

15 Par ses vastes références culturelles, cet ouvrage d'un philosophe polonais rapproche le sort de Job non seulement d'autres figures bibliques comme Adam, chassé hors du premier jardin et l'angoisse de Jésus au jardin de Gethsémani, mais aussi de personnages tragiques de la tradition grecque : Prométhée, Cassandre, Œdipe, mais surtout de l'héroïque Antigone, morte pour avoir voulu contre la volonté du roi conférer au cadavre de son frère les rites funéraires prescrits par la tradition. Comme on l'a écrit : « La voix de Job fait entendre la démesure de la révolte, ainsi que celle de l'espérance, inséparables l'une de l'autre. »

16 Né à Padoue en 1933, philosophe et essayiste, Antonio Negri s'est engagé à partir des années 60 dans une contestation politique et sociale qui le mènera à la violence et à l'emprisonnement en un milieu carcéral de haute sécurité. Athée, il s'intéressera au creux de son désespoir de prisonnier au *Livre de Job*, dont la lecture le passionnera par sa modernité, et le conduira à écrire cet ouvrage dans lequel il verra en Job le précurseur de toutes les victimes des puissants et des injustes de ce monde.

À cette liste, il convient d'ajouter un étonnant ouvrage du journaliste et biographe Pierre Assouline, ouvrage intitulé *Vies de Job* (2011). Né au Maroc en 1953 dans une famille juive, il avoue qu'après s'être éloigné de sa religion ancestrale, il y fut progressivement ramené par les décès qui emportèrent son père et son frère, ainsi que par les recherches qui accompagnèrent la préparation et la rédaction de cet ouvrage, qu'il a appelé roman, où il décrit longuement les conséquences qu'elles eurent dans sa vie personnelle et les innombrables retombées que le *Livre de Job* a continuellement suscitées tout au long de l'histoire de l'art, de la littérature et de la pensée.

Même le *Code Da Vinci* (2003) de Dan Brown ne peut s'empêcher de faire allusion au *Livre de Job* quand il mentionne la découverte d'une tablette sur laquelle est, — approximativement —, gravé le verset 11 du chapitre 38 : « Tu iras jusqu'ici, tu n'iras pas au-delà. »

Et, dans une veine littéraire d'une plus grande hauteur, on citera *Les Frères Karamazov* (1880) de Dostoïevski, *Le Procès* (1925) de Franz Kafka et *La Peste* (1947) d'Albert Camus — mais il y aurait bien d'autres — parmi les romans dans la trame desquels on a vu se profiler l'ombre du *Livre de Job*.

## **LE LIVRE DE JOB ET LE SEPTIÈME ART**

En 2006 apparaissait sur les grands écrans le film *Adams æbler* (Les pommes d'Adam) du cinéaste danois Anders Thomas Jensen qui, avec un humour féroce, nous sert un remake servi à la moderne du *Livre de Job*. On y représente les mésaventures d'Ivan, un pasteur à la tête d'un organisme religieux qui s'est donné pour mission de réhabiliter des personnes fraîchement sorties de prison. C'est ainsi qu'il se trouve confronté à Adam, un néo-nazi, Khalid, un voleur à main armée d'origine arabe et Gunnar, un alcoolique invétéré. Le pasteur est convaincu de la bonté intrinsèque des êtres humains et demeure aveugle devant les écarts de conduite de ses protégés. Si vous vous demandez quel est le plus dérangé de ces quatre personnages, une réponse s'impose progressivement : c'est Ivan qui, par suite de traumatismes psychologiques qu'il a naguère subis, a perdu tout contact avec la réalité !

Le film *Mission impossible*, produit en 1996, nous raconte une histoire angoissante et tarabiscotée, empruntée à la série télévisée du même nom. Son pivot principal est situé à l'Ambassade des États-Unis à Prague. Il s'agit d'empêcher que ne tombe entre les mains de l'ennemi un certain CD contenant la liste des agents secrets américains qui sont infiltrés çà et là en Europe. Ce qui vient compliquer les choses est le fait qu'il se trouve deux équipes

américaines chargées de la même mission, mais qui travaillent secrètement en concurrence l'une contre l'autre. Mais me demanderez-vous : que vient faire Job dans cet imbroglio ? C'est qu'un verset de ce livre a été choisi comme mot de passe entre les membres d'une même équipe. Il s'agit de *Job*, 3, 11, où le patriarche s'afflige de n'être pas mort au jour de sa naissance ou, même, au moment de sa conception.

En 2010, les frères Joel et Ethan Coen, cinéastes américains renommés, produisaient un film intitulé *A Serious Man* (Un homme sérieux) qui, par la série des catastrophes qui bouleverseront la vie tranquille du personnage principal apparaît comme une reprise des fléaux par lesquels Job est affligé. C'est une comédie à la Coen, pénétrée d'un humour juif où le tragique se profile en filigrane. Tout à fait dans la même veine que leur film précédent *Burn after Reading* (Brûler après avoir lu).

L'histoire se passe à Minneapolis et met en scène Larry Gopnik — dont on dit qu'il ressemble par bien des côtés au père des cinéastes —, professeur de physique quantique, espérant être prochainement promu titulaire. Mais sa vie, jusqu'ici tranquille, sera chamboulée par une série de drames familiaux et professionnels. Sa femme Judith désire divorcer, afin d'épouser leur ami Sy Ableman, veuf depuis trois ans, ce qui oblige Larry à vivre dans un motel minable pendant les procédures de divorce, sa fille Sarah rêve d'une

chirurgie plastique qui referait son nez, l'un de ses fils perd son temps à l'école rabbinique, tandis que l'autre ne quitte pas la maison remplissant des cahiers de symboles ésotériques tirés de la kabbale. Au collège où Gobnik enseigne, un étudiant coréen qui a raté un examen lui propose un pot-de-vin, manœuvre qu'il tarde à dénoncer à ses supérieurs. Des lettres de diffamation parviennent au directeur du comité qui doit se prononcer sur sa titularisation. Désespéré, il s'adresse à des rabbins tous incapables de soulager sa détresse. Mais soudainement Ableman meurt dans un accident d'auto, ce qui met fin aux procédures de divorce et, les lettres diffamantes étant jugées sans fondement, Gopnik obtient sa titularisation. Ses ennuis semblent en voie de se régler lorsqu'il reçoit un appel téléphonique de son médecin qui lui demande de passer de toute urgence à son bureau pour discuter des résultats de ses derniers examens médicaux !

On ne sait trop où naquit le cinéaste américain Terrence Malick, (les sources se contredisent), serait-ce à Ottawa — ville de l'Illinois et non capitale du Canada — ou à Waco au Texas ? On est assuré que ce fut en 1943 d'un père issu d'immigrants originaires du Moyen-Orient appartenant à une branche peu connue du christianisme : les Assyriens (qu'il ne faut pas confondre avec leurs homonymes de l'Antiquité).

En 2011, Malick réalisait un film intitulé *The Tree of Life* (L'Arbre de vie) qui remporta la Palme d'or au Festival de Cannes. L'année suivante, le film se verra décerner trois oscars : pour le meilleur film, le meilleur réalisateur et la meilleure photographie. Paradoxalement, ce film recueillera, tant chez les critiques que chez les spectateurs, des réactions opposées qui iront des éloges les plus dithyrambiques à l'expression d'un profond ennui. À Cannes, le film provoquera tant des huées que des applaudissements enthousiastes. On reprochera au film une excessive religiosité qui imprènerait son traitement du début jusqu'à la fin.

Accompagné d'un choix impressionnant de pièces musicales classiques, ce film ambitieux poursuit deux filons bien différents : il se veut, à grands renforts d'effets spéciaux, une épopée cosmique et un hymne exaltant adressé aux fascinantes beautés de la nature et de la vie sur terre — ce qui en fait la partie la plus enchantée du film —, en même temps qu'il raconte, par un jeu complexe de flash-backs, la maturation difficile durant les années 50 d'un jeune Américain aux prises avec un père ambitieux, déçu et sévère et une mère dépressive brisée par la perte d'un enfant.

Les liens de ce film avec le *Livre de Job* viennent de ce qu'il débute avec une voix hors caméra récitant un long passage de ce livre, celui où YaHWeH entreprend de faire la

leçon à Job en vantant la puissance et la grandeur de son œuvre créatrice : (*Jb*, 38, 4 – 7)

## **JOB DANS L'ISLAM ET DANS LA TRADITION ISLAMIQUE DE L'ORIENT**

Ayoub (c'est la forme arabe du nom de Job) est l'un des vingt-cinq prophètes et patriarches bibliques dont le nom est mentionné dans le Coran. Son nom apparaît à quatre reprises dans ce livre : dans les sourates 4 (Les femmes), 6 (Les troupeaux), 21 (Les prophètes) et 38 (Sad<sup>17</sup>). Dans les deux premières sourates, le texte se contente de mentionner le nom de Job (alias Ayoub) parmi ceux de divers autres prophètes juifs ; dans les deux autres l'histoire de Job, qui occupe quelques versets, est un peu plus esquissée, mais il faut se pencher sur les travaux des érudits arabes et sur les traditions populaires pour trouver des développements plus fournis, soit qui diffèrent du texte biblique, soit qui ajoutent des détails qu'on n'y trouve pas. Dans tous les cas, on loue le courage et la patience du patriarche et on invite le croyant à pratiquer à son tour ces vertus. Pour ne donner que deux exemples de ces variantes, mentionnons que, dans l'une de ces biographies d'Ayoub les trois amis sont remplacés par ses trois frères et que son épouse nommée Rahma, plutôt que de le houspiller se

---

17 Ce mot désigne la quatorzième lettre de l'alphabet arabe.

montre solidaire de sa détresse. Dans le texte biblique canonique, le nom de cette épouse n'est pas mentionné et dans le *Testament de Job*, ouvrage apocryphe, elle est nommée Sitidis.

Il est étonnant de constater que le tombeau de cet Ayoub, alias Job, dont, selon les exégètes actuels, l'existence n'est même pas assurée, serait, par la vertu des traditions arabes, située en divers lieux. Par exemple, selon le folklore palestinien, Ayoub résidait à Al-Joura, un village voisin de la ville de Al-Majdal, qui correspondrait à l'antique ville d'Ascalon jadis habitée par les Philistins. C'est à cet endroit que Dieu aurait fait jaillir une Fontaine de Jouvence qui guérira le prophète de toutes ses affections, en lui permettant de retrouver sa jeunesse. Autrefois, Al-Joura était, durant quelques jours, le siège de festivités annuelles où des pèlerins appartenant à plusieurs croyances se réunissaient pour se plonger dans la source où, croyait-on, Job avait retrouvé la santé et la jeunesse.

Au Liban, la communauté druze, professant une variété hétérodoxe de l'islam, possède dans le Chouf, région montagneuse située au sud-est de Beyrouth, un sanctuaire qui abriterait le tombeau d'Ayoub. Enfin, pour ajouter à la liste des multiples tombeaux de Job, mentionnons que la ville de Salalah, située tout au sud du sultanat d'Oman, y abriterait un de ces multiples tombeaux.

En Turquie, Job porte le nom d'Éyüp qui fut également donné, après la conquête de Constantinople, à un quartier de la ville d'Istanbul. On prétend, en s'appuyant sur rien d'autre que des légendes locales, que le patriarche aurait vécu dans la ville de Sanliurfa, l'antique Édesse, située au sud de la Turquie à quelques kilomètres de la frontière syrienne. C'est une ville chargée d'histoire — sous des noms divers elle fut tour à tour habitée par les Hourrites et les Hittites, les Assyriens, les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Arméniens et les Turcs — autour de laquelle se sont tissés maints récits sans aucun fondement historique. On raconte qu'Adam et Ève y auraient séjourné après avoir été chassés du Paradis terrestre, bien que l'on prétende par ailleurs qu'elle aurait été construite après la Déluge. Elle serait la ville natale d'Abraham (que le *Livre de la Genèse* avait fait naître à Our au sud-ouest de la Mésopotamie), et le tombeau de Sarah, son épouse, y serait situé.